

Une image de la lutte de classes

Guillermo Kozlowski

On a envisagé plusieurs aspects du travail de Marx d'un point de vue théorique, issu notamment d'un regard sur des textes. Il n'y a pas de raison de renier l'intérêt de la théorie, elle est indispensable dans l'action.

Il y a néanmoins un autre point de vue, lui aussi indispensable, une théorie élaborée sur le terrain. Et, ensuite, la tension entre les deux points de vue comme source d'action.

Beaucoup d'analyses théoriques racontent le morcellement de la classe ouvrière, certaines parlent de sa disparition, etc. Dans cette discussion avec un intellectuel de terrain, ce qui apparaît est une image, non pas une image d'Épinal, mais juste une image, dans toute sa complexité, sa force, sa vie.

On ne peut tout dire, mais rappelle-toi toujours que les monstres ne meurent pas. Ce qui meurt c'est la peur qu'ils inspirent.

Cesare Pavese. Dialogues avec Leuco

1 Une image

Vincent Geraci est délégué syndical, il a travaillé dans la métallurgie, puis dans le nettoyage quand son usine a fermé...

V.G. -Ici on est dans un milieu culturel¹. Quand tu vois le prix d'un bouquin, tu crois que c'est encore accessible à une partie de la population ? 25 euros c'est quand même de l'argent. Quelqu'un qui aime bien lire, et qui ne sait pas se le payer...

Je me lève à 4 heures du matin, je commence à travailler à 6h30, à 8h30 j'ai fini de travailler, je rentre à la maison. Je recommence à midi. Des fois, je termine vers 19 heures parce que j'ai des visites de chantier. Après, essaye de lire un bouquin ou d'écouter une émission à la radio ou la télévision ! C'est le quotidien de beaucoup de personnes. Ça fait 39 ans que je vis ça. Quand j'ai commencé dans le métal, j'étais derrière le four, pour faire fondre des lingots de plomb. On appelle ça des louches, les bassins où on fond le plomb, c'est à plus de 500 degrés. En plein visage. Les conditions de travail étaient basées sur la productivité. On avait des contremaîtres qui venaient mesurer la productivité pour voir si tu pouvais faire plus.

La lutte de classes

G.K. -*Tu m'avais dit : « La lutte de classes aujourd'hui c'est nous ».*

V.G. -Qu'est-ce que ça représente la lutte de classes aujourd'hui pour un ouvrier, une ouvrière, qui est dans le nettoyage ? Tous les matins, elle se lève pour aller travailler, elle ne sait pas s'occuper de ses gosses. Sa lutte de classes, c'est d'aller gagner sa vie, pouvoir se débrouiller au jour le jour. Via son travail. C'est le respect de ses conditions de travail, mais ici c'est aussi le maintien de son emploi. Et pour maintenir son emploi, elle doit être performante. Dans ce secteur du nettoyage, vu les nouveaux contrats : que ce soit les contrats de remplacement (les CDD) ou les nouvelles formes de travail « social » (ALE, article 60) qui

1 Nous nous sommes retrouvés, à sa demande, dans une librairie « branchée » à Bruxelles.

viennent s'ajouter à cette précarisation, comment une ouvrière, comment un ouvrier du nettoyage peut lutter contre ça ? Quand tu as un client qui demande à un prestataire de services de licencier 10 personnes parce qu'il va engager 10 personnes sous contrat ALE. Quand tu vois que ces 10 personnes prestent leurs préavis et tu vois que devant eux il y a les ALE qui travaillent, comment veux-tu réagir par rapport à cela ? Quel sentiment tu as par rapport au travailleur qui fait le travail à ta place ? Tu te demandes « pourquoi on m'a exclu, alors qu'il fait le même travail que moi ? ».

On tombe dans des cas de figure qui sont aberrants. Par exemple : Euroclean est une filiale de Temco USA. Euroclean fait du nettoyage, mais veut se diversifier, rentrer dans différents secteurs, faire du multi-service : du nettoyage, de l'Horeca (les cantines notamment), des « handyman » c'est-à-dire des hommes à tout faire (électricité, jardinage, petits services), ce sont des secteurs différents. Donc Euroclean, filiale de Temco, demande un numéro d'ONSS dans l'Horeca, pour pouvoir servir les cantines des écoles européennes. Or la commission paritaire n'est pas la même. Le taux horaire sera payé dans une catégorie inférieure. Ce seront des économies pour le patron. Il y a des gens qui vont travailler 4 heures seulement, dans ces conditions aberrantes et incompréhensibles. Deux employeurs différents, deux contrats différents, deux commissions paritaires différentes, sur le même lieu de travail. Lorsqu'il sert à table le travailleur dépend de la commission paritaire 302, lorsqu'il débarrasse il est à la 121. Le taux horaire va changer pour lui, la différence est presque d'un euro. Pour servir la table, il reçoit 10,50 euros, pour débarrasser la table 11,22 euros. C'est ça qui est aberrant, c'est ça que les travailleurs ne comprennent plus. Souvent les syndicats sont impuissants parce qu'un patron peut changer de commission paritaire à la demande. Rien ne l'interdit. On a essayé d'intervenir auprès des tribunaux, mais le syndicat a perdu. Quelle lutte doit mener les travailleurs ? Plus on est précarisé moins on veut lutter. La lutte de classes là-dedans, doit se faire avec qui ?

Perspectives

G.K. -*La hiérarchie aussi change ?*

V.G. -La hiérarchie reste toujours la même, ce sont les mêmes personnes, mais sous-commission paritaire différente. Et le client devient exigeant, il demande aux travailleurs de changer de tenue selon la fonction. Il demande qu'au moment de servir le repas aux enfants ils aient une tenue, et au moment où ils débarrassent une autre. Ici les travailleurs ne se retrouvent plus, ils n'ont plus une identité. Le travailleur s'il veut se motiver, comment peut-il faire ? « Je travaille pour qui ? Je travaille pour le client ? Pour le sous-traitant ? ».

Dans mon chantier, le travailleur n'a plus des repères, ni au niveau du contrat, ni au niveau de son travail. Comment travailler 4 heures par jour, quand tu sais que pour le même travail sur le même lieu t'auras deux salaires différents ? Tu auras deux fiches de paye différentes, pour le même travail fait sur le même lieu. Tu peux me dire ce que tu veux, mais servir une table et débarrasser une table, c'est la même chose, c'est toujours dans le domaine du service. Essaie en tant que délégué syndical de donner une motivation, alors qu'il y a une détérioration des conditions de travail. Il y a des délégués syndicaux qui n'osent même plus intervenir. Comment intervenir quand on sait qu'ici, parfois, on est même complices de cela en tant que délégués syndicaux ? Quand tu as un patron qui te dit : « si on ne fait pas cela, si on ne rentre pas dans ce système concurrentiel, on risque de perdre le chantier », on donne la bénédiction pour ne pas perdre le chantier, il y a des délégués syndicaux qui avalent cela. Comment expliquer aux ouvriers qu'ils vont perdre quelque chose, en tant que délégués syndicaux on n'ose même plus se présenter. On va nous dire « c'est pour faire plaisir au patron qu'on passe dans l'horeca ». Le travailleur a aussi une famille, il a aussi des enfants. Ici il y a ce combat de tous les jours, cette lutte de tous les jours, qui devient de plus en plus dure, et on sent que les ouvriers sont laissés à l'abandon. Ils ne sont plus protégés, le pire est qu'ils vont s'adresser individuellement aux clients et aux patrons. Puisque le syndicat est faible, on accepte ce que veut le patron, il y a un abandon total des délégations et du syndicat.

2 Des questions

On a présenté une image, les images ne « veulent » rien, en tout cas, elles ne disent pas *une* chose, mais apportent la complexité d'une situation. Non pas une manière de représenter cette situation, mais la situation elle-même avec ses contradictions. On peut se poser alors un certain nombre de questions à partir de cette image. Il n'y a pas d'une part un témoignage, puis l'interprétation de ce que ce témoignage veut dire et ensuite une action possible. Mais une sorte de miroir, deux manières de penser quelque chose qui peuvent, si le travail est réussi, interagir entre elles, et l'action comme préoccupation permanente dans les deux moments.

Lutte de classes ?

Un horizon semble écraser l'image que Vincent Geraci a esquissée : l'impuissance. L'impuissance n'est pas proportionnelle à la difficulté que présente une situation, mais à la capacité d'agir sur cette situation. Le problème qui apparaît sans cesse est la capacité d'avoir une prise sur ce qui nous arrive. D'une part, ce contre quoi on peut lutter n'est jamais très consistant. Toutes les entreprises peuvent être remplacées par des entreprises concurrentes, tout comme leurs cadres et leurs patrons, et encore plus leurs actionnaires. Par ailleurs les dispositifs d'aide publique à l'emploi jouent souvent dans le sens de la précarisation.

D'autre part, les « sujets » de cette lutte sont aussi instables, ne se consolident pas. Les contrats peuvent changer, bien entendu les statuts sont de plus en plus faibles et les travailleurs peuvent être remplacés. Mais surtout on ne peut trouver des catégories, et encore moins des classes. Les parcours se ressemblent tous et en même temps chacun est différent. Les intérêts, les expériences, varient selon les moments de ces parcours : CPAS, chômage, formation, intérim, emploi aidé, travail au noir, emploi précaire, CDD... la commission paritaire du matin et celle de l'après-midi.

Le précaire n'est pas une classe, c'est une stratégie de pouvoir que subissent de plus en plus de gens. Or subir n'est pas assez pour avoir une prise. La destruction du salariat comme statut ne constitue pas une singularité. Il n'est pas possible de construire sur un manque. Il ne suffit pas de constater qu'il y a une injustice pour que les victimes deviennent un sujet de libération.

La classe ouvrière du XIX^e siècle n'avait pas de moyens de production, les prolétaires n'avaient que leur force de travail pour gagner leur vie. Mais cette force de travail était justement l'origine du capital. Le coup de génie de Marx est d'affirmer que le capitalisme n'est pas injuste parce qu'il génère des inégalités, mais parce que le capital est du travail volé, du travail non payé. Marx n'invente pas la classe², il formule la problématique, produit des concepts qui permettent de penser et d'agir en termes de classe, dans une situation où cette hypothèse était valable. Mais il s'agissait de reprendre la puissance de produire, tandis que le précaire est caractérisé par un manque. Les précaires sont de sans statut, des désaffiliés selon le mot de Robert Castel.

Perspectives ?

La lutte de classes comportait la promesse (intenable et messianique) que la classe ouvrière allait résoudre tous les problèmes lorsqu'elle deviendrait la classe hégémonique. Mais la précarité ne peut pas formuler une telle promesse. Comme le dit Miguel Benasayag à propos des « sans³ » : « Pris dans la transparence des besoins et cantonnés à des luttes sectorielles, ces mouvements ne sont pas porteurs de quoi que ce soit d'universalisable ou de transmissible pour l'ensemble de la société. Les laissés-pour-compte peuvent bien se révolter, ce qu'ils veulent reste dans les limites de ce qu'apparemment la société peut le cas échéant leur donner, à condition d'accepter la discipline. Mais d'autre part, si les mouvements des sans débordent cette position passive d'attente/demande, c'est parce que, de par leur seule existence, ils mettent le doigt

2 La classe dont il parle est « un spectre qui hante l'Europe » comme le dit le début du Manifeste.

3 Il s'agit des différents mouvements, sans papiers, sans toit, sans travail, apparus dans les années 1990. Il nous semble que cette réflexion peut aussi s'étendre aux luttes des précaires.

sur un défaut majeur du système : son caractère non extensible »⁴.

Les luttes autour du précarat ne peuvent pas faire émerger un autre monde. On peut y voir une cause de l'impuissance constatée plus haut. Car, si la lutte est difficile (elle l'était au temps de Marx), il est plus facile de l'entreprendre avec la promesse d'une victoire. Dans le cadre du précarat, la lutte est une question du quotidien et non des lendemains. Tout au long de son travail sur le précarat Robert Castel martèle la même phrase, le précarat c'est vivre « au jour la journée ». Mais peut-être qu'une partie de l'impuissance est, au contraire, dans le regret d'une promesse, dans l'idée que sans promesse on ne peut se battre, dans un regard trop fixé sur l'horizon.

Alors s'ouvre la porte à une autre question, non plus la problématique métaphysique (comment sera le monde parfait ?), mais une question plus concrète : comment est fabriquée cette vie au jour le jour ? Car elle n'est pas naturelle, ou atemporelle, ni marginale. C'est la question de toutes les frontières internes à notre société. Ce sont tous ces dispositifs dont parle Vincent Geraci (d'où l'importance essentielle du savoir que lui et d'autres produisent sur le terrain), mais c'est aussi le choix de modes légitimes ou non de s'y opposer. C'est aussi savoir qui est légitime ou non pour intervenir ? Quand ? Dans quel cadre ? Comment on découpe la vie ? Non pas au nom d'une vie pleine et harmonieuse, mais concrètement, quels découpages il y a dans la vie qui nous échoue aujourd'hui ?

Ce sont ces frontières intérieures à la société qui constituent un pouvoir. L'idée que le néolibéralisme détruit toutes barrières est très largement répandue : modalisation, dérégulation, etc. Mais en même temps il en crée d'autres.

Par exemple : il est légitime qu'un enseignant s'adresse à des parents pour exiger un suivi scolaire de leur enfant, notamment s'il s'agit de leur reprocher d'être des parents « démissionnaires ». Il s'agit d'un axe central dans l'éducation en Belgique, du moins depuis 1997, la « participation des parents ». Et cela se retrouve plus largement dans tout un discours de « responsabilisation » (des chômeurs, des travailleurs, des malades, etc.). Mais il serait illégitime de parler de précarat dans ce cadre. On sortirait du cadre, si on dit qu'avec des horaires tels que ceux du nettoyage il ne peut pas être question d'un suivi scolaire correct de ses enfants. Et surtout si on s'occupe du problème. Ceci ne regarde pas l'enseignant, ni la direction de l'école, ni les autres parents, ni les enfants. Ce serait irresponsable de poser cette question.

Il y a une manière de concevoir ce dont on est responsable, la manière dont cette responsabilité doit être assumée ou exigée, d'évaluer cette responsabilité. Ce sont des sortes de frontières internes à la société, c'est une limite franchissable, simplement, dans ce cas, on sort du cadre. Un cadre bâti autour d'une conception de ce qui est utile et sur ce qu'est l'utilité, qui est propice au néolibéralisme. Du coup le précarat est présenté comme une sorte de mal nécessaire, un « dommage collatéral » ou comme un moteur pour la concurrence.

Au fond se débarrasser de l'impuissance commence en se disant qu'il n'y a aucune raison pour que l'injustice disparaisse. L'impuissance c'est l'idée que le monde devrait être d'une certaine manière, mais qu'on n'arrive pas à faire en sorte que ce monde-là advienne. Ne pas arriver à un résultat qui paraît évident. L'image que Vincent Geraci a présentée n'est pas un détail d'une image générale, c'est une image entière, elle n'est pas à relativiser.

4 BENASAYAG, Miguel; DEL REY, Angélique. *Éloge du conflit*, La découverte, 2007, p 208.